

UDC 910.4(7)"16"

39(7)=(1-82)

Original scientific paper

Reçu le 10 décembre 2010

Accepté pour la publication le 7 avril 2011

Nos Sauvages : les Amérindiens vus par Champlain, Sagard et Brébeuf

Evaine Le Calvé-Ivičević

Mathea Krivačić

Faculté des Lettres de l'Université de Zagreb

eivicevi@ffzg.hr

Cette contribution s'efforce d'offrir une analyse comparative du portrait des Amérindiens que présentent à leurs contemporains trois importants témoins de l'aventure française en Amérique du nord, à savoir Samuel de Champlain, Gabriel Sagard et Jean de Brébeuf. Bien que tous trois Français et contemporains, ils sont de par leurs natures et leurs conditions respectives placés dans des perspectives différentes. Les regards qu'ils portent sur les Amérindiens qu'ils rencontrent ne sont pas en tous points à l'unisson. Quels détails retiennent leur attention? Quelles conclusions tirent-ils de ce qu'ils observent? En quoi leurs témoignages diffèrent-ils et que nous apprennent-ils sur leurs auteurs? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre, à la lumière d'une étude comparée de leurs textes, que nous illustrerons par des citations choisies.

J'écrirai une autre fois plus précisément et plus assurément. On se fie beaucoup, en ces premiers commencements comme j'ai dit, au rapport de ceux qu'on croit avoir pratiqué les Sauvages. *Plus valet oculatus testis quam decem aurili.* J'ai remarqué qu'après avoir vu quelque action commune à deux ou trois Sauvages, on l'attribue incontinent à toute la nation, l'argument qui se fait du dénombrement des parties est fautif s'il ne les comprend toutes ou la plus grande partie. Ajoutez qu'il y a quantité de peuples en ces contrées qui conviennent en plusieurs choses, et différent en beaucoup d'autres; si bien quand on dit que les Sauvages ont coutume de faire quelque action, cela peut être vrai d'une nation et non pas de l'autre. Le temps est le père de la vérité.

Paul Le Jeune, *Relation* (1633)

1. Introduction

Quelle idée des Amérindiens du Canada un lecteur français pouvait-il se forger vers le milieu du XVII^{ème} siècle?

Vaste question réclamant une réponse tout aussi vaste, supposant une étude qui remonterait aux temps précédant la «découverte» de Jacques Cartier en 1534, et embrasserait tous les récits de voyage ainsi que les ouvrages de géographie et d'histoire (en particulier celui de Marc Lescarbot)¹ consacrés par la suite aux territoires nord-américains revendiqués par les Français. Une telle réponse puiserait en outre à plusieurs disciplines, depuis l'anthropologie, la psychologie et l'ethnologie jusqu'à l'histoire, notamment l'étude historique de l'Eglise, de l'économie, du commerce et autres activités humaines qui présidèrent aux relations entre Français et Amérindiens sur les rives du Saint-Laurent.

Il serait vain d'entreprendre une approche aux relations ou témoignages prétendant faire l'économie d'une interprétation de l'imaginaire. Le prétexte invoqué pourrait être que lesdits textes se veulent une peinture véreuse de la réalité, sans prétention esthétique ni place pour l'imagination. Cependant, ainsi que nous met en garde Le Goff dans l'introduction à son ouvrage *L'Imaginaire médiéval* : « L'imaginaire nourrit et fait agir l'homme. C'est un phénomène collectif, social, historique. Une histoire sans l'imaginaire, c'est une histoire mutilée, désincarnée ». Aussi transparait-il de façon sous-jacente, mais aussi en aval et en amont des documents dont nous proposons ici la lecture. En aval, dans le regard porté par l'observateur voire, plus loin encore, dans les motivations qui l'ont conduit à se rendre en Nouvelle-France. En amont, dans la contribution apportée par ses observations à la construction de diverses représentations mentales qui viendront peupler les esprits de ses lecteurs, ses contemporains. Difficilement maniable en tant que méta-catégorie pour une analyse appliquée à un texte précis, l'imaginaire se déclinera au pluriel : imaginaires géographique, religieux, politique et autres, comme autant de prismes qui viendront éclairer la lecture et révéler, en creux, la façon dont les représentations s'ancrent comme points de référence de la culture observatrice.

¹ Ces témoignages publiés sont les suivants: le *Bref récit et succincte narration de la navigation faite dans les îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres* (1545), relatant le second voyage de Jacques Cartier, les *Voyages aventureux du capitaine Martin de Hoyarzabal, habitant de Çuibiburu* (1579) la relation du premier voyage de Jacques Cartier, d'après Ramusio (1598), *Des Sauvages* de Samuel de Champlain (1603), *l'Histoire de la Nouvelle France* de Marc Lescarbot (1609), les *Voyages* de Samuel de Champlain (1613), *l'Histoire de la mission des Pères capucins en l'île de Maragnan* de Claude d'Abbeville (1614), *La suite de l'histoire des choses les plus mémorables advenues en Maragnan dans les années 1613 et 1614* de Yves d'Evreux (1615), la *Relation de la Nouvelle-France*, de Pierre Biard (1616), les *Voyages en Huronie* de Samuel de Champlain (1619), le *Grand voyage du pays des Hurons* et le *Dictionnaire de la langue huronne* de Gabriel Sagard (1632), la rétrospective des *Voyages* de Samuel de Champlain (1632), la *Relation de la reprise de Québec* parue dans *Le Mercure français* (1633), les *Relations des Jésuites*, dont Paul Lejeune (1634) et Jean de Brébeuf (1636), et enfin *l'Histoire du Canada* de Gabriel Sagard (1636).

A la différence de l'Asie, objet d'admiration et de crainte, ou de l'Afrique, peu explorée et réservoir d'esclaves, l'Amérique du Nord abrite aux yeux des missionnaires et des colons, au mieux une humanité dans son enfance, au pire des *bêtes brutes*, ce qui dans un cas comme dans l'autre réclame assurément l'intervention des « civilisateurs » qui se considèrent chargés d'une mission sur ce continent vierge. Selon que l'auteur est missionnaire ou colon, son intention et la mission qu'il se fixe sont différentes. De même l'est le jugement qu'il porte sur l'Amérindien et le portrait qu'il dresse de ce Sauvage.

Ce dernier s'offre au regard de l'observateur qui, dans quelques occasions plus ou moins rares selon qu'il s'agit de Champlain, Sagard ou Brébeuf, nous informe des commentaires exprimés par le Sauvage sur l'Occidental. Les commentaires formulés par nos auteurs en leur nom, tout comme ceux qu'ils glanent et jugent bon de nous transmettre dès lors qu'ils dévoilent l'aspect souhaité de l'Amérindien, nous renseignent sur la façon dont ces Français perçoivent l'Autre et se définissent par rapport à lui.

Un déchiffrement approfondi des textes que nous nous proposons d'étudier ici réclamerait donc de les soumettre à plusieurs lectures parallèles sous diverses perspectives, entreprise qui dépasserait le cadre qui nous est dévolu ici.

Le présent article n'a donc pas telle ambition, mais se propose d'apporter une modeste contribution en offrant une analyse comparative de la représentation des Amérindiens telle qu'elle apparaît dans trois ouvrages contemporains, dus à la plume de trois personnalités différentes, à savoir Samuel de Champlain, Gabriel Sagard et Jean de Brébeuf.²

Quel regard portent ces trois témoins sur les Amérindiens qu'ils rencontrent et fréquentent? Quels détails retiennent leur attention? Quelles conclusions tirent-ils de ce qu'ils observent? Quelles similitudes et quelles différences leurs témoignages recèlent-ils? Que nous apprennent-elles sur leurs auteurs?

Telles sont les questions auxquelles nous essaierons de répondre après avoir très brièvement campé le portrait de leurs auteurs, en comparant à travers un choix de citations les informations qu'ils nous donnent sur tel ou tel aspect de la vie des Amérindiens.

Une telle comparaison nous renseignera tout autant sur les auteurs que sur les Autochtones, objets de leurs observations. Nous nous efforcerons d'en tirer partie pour compléter brièvement l'esquisse de leurs portraits.

² Notre étude se base sur trois ouvrages de Samuel de Champlain: *Des Sauvages* (1603), *Voyages* (1613) et *Voyages en Huronie* (1619); le *Grand voyage du pays des Hurons* et le *Dictionnaire de la langue huronne* de Gabriel Sagard (publié en 1632); la *Relation* de Jean de Brébeuf (1636). Les citations sont tirées d'éditions récentes et disponibles, à savoir: Champlain, Samuel de. 1993. *Des Sauvages* [texte établi, présenté et annoté par Alain Beaulieu et Réal Ouellet], Montréal: Typo; Champlain, Samuel de. 2009. *A la rencontre des Algonquins et des Hurons 1612-1619* [texte en français moderne établi, annoté et présenté par Eric Thierry], Sillery: éditions du Septentrion; Sagard, Gabriel. 1998. *Le grand voyage du pays des Hurons suivi de Dictionnaire de la langue huronne* [édition critique par Jack Warwick], Montréal: Presses de l'Université de Montréal; Brébeuf, Jean de. 2000. *Ecrits en Huronie* [texte moderne établi et annoté par Gilles Thérien], Montréal: Bibliothèque québécoise.

2. Trois hommes, trois témoignages

Avant d'entamer la comparaison des trois témoignages sur lesquels se fonde la présente étude, traçons en quelques mots un portrait de chacun des auteurs.

Samuel de Champlain fait son premier voyage en Canada en 1603 comme géographe du roi. Ce voyage signifie le commencement de sa carrière canadienne, qu'il poursuit dès 1604 aux côtés de Pierre du Gua de Monts en Acadie, et qui durera jusqu'à sa mort à Québec en 1635. Connu pour avoir fondé la ville de Québec (1608) en y installant un poste de traite, ce qui lui vaut le surnom de *Père de la Nouvelle-France*, il propose la première ébauche d'une stratégie coloniale française orientée vers l'exploration et la traite des fourrures, mais dans laquelle il entrevoit également d'exploiter le potentiel commercial, industriel et agricole de la Nouvelle France. Dans ses efforts pour développer la traite et le réseau commercial français, il scellera bientôt des relations étroites avec les Amérindiens, notamment les Algonquins, les Montagnais et les Hurons. Ses écrits sont à juste titre considérés comme un témoignage majeur sur la mise en place de la colonisation française en Amérique du nord au début du XVII^{ème} siècle.

Les premiers missionnaires en Nouvelle France sont les franciscains, notamment les frères mineurs. Le frère récollet Gabriel-Théodat Sagard est l'un d'eux. A sa grande joie, il embarque pour Québec en 1623 avec pour objectif d'évangéliser les Hurons, interlocuteurs privilégiés des missionnaires. Cette nation, en effet, outre qu'elle est liée aux Français par le rôle central qu'elle joue dans leurs activités commerciales, est plus apte à être évangélisée car elle est sédentaire. Ainsi, c'est en profitant des barques françaises partant pour la traite que Gabriel Sagard se rend en Huronie. Il y séjournera durant une année, partageant tout d'abord la vie de son hôte Oonchiarey puis exerçant son apostolat dans un petit couvent improvisé où il vit avec quelques coreligionnaires. De même, c'est avec un convoi redescendant vers le Saint-Laurent qu'il regagne Québec, pensant repartir au plus tôt après s'être réapprovisionné. Hélas, à Québec l'attend une lettre de son supérieur lui signifiant son rappel à Paris. Gabriel Sagard publiera trois ouvrages sur le Canada: son *Grand voyage au pays des Hurons* complété par son *Dictionnaire de la langue huronne* (1632) et suivi quatre ans plus tard de son *Histoire du Canada*. En dépit de tous ses efforts pour repartir en Nouvelle France, Sagard mourra à Paris sans avoir revu la Huronie.

Jean de Brébeuf est l'un des premiers pères jésuites à venir en Nouvelle-France, le premier à faire le voyage de la Huronie. Il a 32 ans lorsqu'il débarque en juin 1625 à Québec. Les cinq premiers mois de son séjour s'écoulent auprès des Montagnais qu'il suit dans leur existence nomade. Mais il est bientôt envoyé auprès des Hurons aux abords de la baie Georgienne, où il apprend leur langue et prêche jusqu'en 1629, quand la prise de Québec par les Anglais contraint les Jésuites à rentrer en France. Jean revient en 1633 et rejoint l'année suivante la Huronie, où il prend pour quatre ans la tête de la mission Sainte-Marie-des-Hurons, originellement animée par les récollets. Attaché à la population autochtone et maniant si bien la langue huronne qu'il n'a nul besoin de traducteur, Jean de Brébeuf exerce avec ardeur son action missionnaire. Mais en 1640, une



grave épidémie de variole déclenche l'animosité des Hurons, qui attaquent Brébeuf et ses compagnons et endommagent leur mission. Brébeuf ouvre une mission chez les Neutres (1640-1641), mais ceux-ci le considèrent comme un sorcier. Il est de retour en Huronie en 1644 et y demeure jusqu'au 16 mars 1649, jour où il est capturé, torturé et finalement tué par les Iroquois. Jean de Brébeuf aura séjourné une vingtaine d'années en Nouvelle France, dont quinze parmi les Hurons. Auteur des *Relations* de 1635-1636, et initiateur de la rédaction d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue huronne, Brébeuf est un témoin incontournable de la vie des Hurons dans la première moitié du XVII^{ème} siècle.

3. Observer et décrire

Observer et consigner de la façon la plus illustrative possible les éléments qui constituent leur quotidien, telle est la tâche que se fixent les rédacteurs des relations. Il s'agit pour eux de témoigner de leur expérience, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'ici véracité rime avec objectivité, car leur dessein est d'informer sur les aspects de leur action qu'ils considèrent comme importants et éloquents. Or ces aspects sont nécessairement divergents, et les portraits esquissés plus haut suffisent à suggérer en quoi différent nos trois témoins.

Le premier, géographe, cartographe, explorateur, colonisateur, administrateur et homme de pouvoir (ne serait-ce qu'au niveau local) trouve dans les Amérindiens avant tout des interlocuteurs politiques et économiques et assume auprès d'eux un véritable travail de diplomate, ainsi qu'en témoigne le nombre impressionnant de festins auxquels il est convié et qu'il mentionne dans ses relations. Sans Amérindiens, pas de traite, sans traite pas de fourrures, sans fourrures pas de colonie. Tels sont les termes de l'équation que pose à Champlain le développement de la Nouvelle France. Ainsi les Algonquins, les Montagnais et les Hurons (qu'il désigne uniformément par le terme de *Sauvages*) sont-ils d'incontournables interlocuteurs, à la fois guides pour ses explorations, partenaires dans l'établissement d'un réseau de commerce, mais aussi maîtres des territoires où il envisage de développer la colonie, et qui font des Français leurs alliés dans la guerre contre les Iroquois. Dans ce contexte, *les Hurons résidaient trop loin de Québec pour que Champlain tente de leur faire respecter son titre de vice-roi. [...] il visait davantage à conserver l'amitié des tribus de la confédération qu'à réglementer leurs activités* (Trigger 1991: 363). Nous avons donc là un observateur intéressé essentiellement à s'assurer l'appui des Amérindiens, ne se souciant de leurs mentalités ou de leurs coutumes que dans la mesure où elles peuvent dresser un obstacle au bon fonctionnement des affaires de la colonie. Du reste, Champlain ne fait pas l'effort d'apprendre les langues autochtones et nécessite l'aide d'un interprète pour tous ses contacts. En revanche, ils nous apportent des remarques intéressantes sur des aspects de la vie quotidienne auxquels les religieux n'ont pas accès, à savoir la chasse et la pêche, les armes, les équipements et les stratégies de guerre (recourant pour ce faire à quelques dessins), et enfin les techniques agricoles qui, étant l'affaire des femmes, demeuraient sans doute peu connues des missionnaires.



Le récollet Sagard et le jésuite Brébeuf partagent quant à eux une autre préoccupation: l'évangélisation des Amérindiens, qui revêt à leurs yeux une importance sacrée puisqu'il s'agit de lutter contre l'influence du diable et de sauver des âmes. A ce titre, leurs observations sont sous-tendues par le constant souci d'amender leurs interlocuteurs autochtones, mais aussi d'entretenir chez leur lecteur la confiance en l'avenir prometteur de leur entreprise de christianisation. Au-delà de cela, les deux missionnaires sont cependant placés dans des positions différentes, et ce pour plusieurs raisons, inhérentes d'une part au fait qu'ils appartiennent à des ordres religieux différents, et d'autre part aux changements survenus en Nouvelle France au cours des années qui séparent leurs périodes d'activité dans la colonie.

Sagard fait partie de l'ordre des Récollets, or ces derniers étaient convaincus que le principal obstacle à leur travail de missionnaire venait de ce que les Amérindiens étaient trop «primitifs» pour être convertis (Trigger 1991: 374). Leur conception de la conversion prévoit donc d'installer des colons français parmi les Autochtones afin de les instruire et de les gagner au mode de vie français. En cela, la stratégie des récollets coïncide parfaitement avec la vision que Champlain élabore pour le développement de la Nouvelle France. En revanche, leur velléité de sédentariser les Amérindiens contrarie fort les marchands, car elle menace la traite. Autre preuve de cette politique d'intégration, les récollets suggèrent, sous la plume de Sagard dans son *Histoire du Canada*, l'idée d'éliminer les langages amérindiens et forcer les Amérindiens à apprendre le français (Trigger 1991: 375). Si les Hurons font malgré tout en sorte d'entretenir de bons rapports avec les religieux, c'est avant tout parce qu'ils reconnaissent à ces derniers des pouvoirs surnaturels, tels ceux des chamans, mais aussi parce qu'ils trouvent commode de faire du troc avec eux, tout comme avec des marchands. Il y a fort à parier que les Hurons écoutaient docilement les sermons des religieux sans pour autant y adhérer, mais plutôt pour ne pas les mécontenter. Quoi qu'il en soit, l'observateur Sagard appartient à une structure peu désireuse, voire incapable de comprendre les autochtones, prise dans un climat d'affrontement avec les marchands (Beaulieu 1990: 44), et face à des Hurons qui entretiennent avec les religieux des rapports où se mêlent crainte superstitieuse et intérêts pratiques. Il est permis de supposer que Sagard ne se sentait pas à l'aise dans sa position, et il semble également que son texte ait subi des remaniements et des interpolations de la part de ses coreligionnaires. Peut-être sont-ce là certaines des raisons qui le poussèrent à quitter l'ordre des récollets peu de temps après la publication de son *Histoire du Canada*.

La venue de Jean de Brébeuf se situe dans le contexte du retour des jésuites en Nouvelle France, favorisé par le déclin de la mission des récollets dans la colonie. La *Compagnie de Jésus met l'accent sur un engagement de tous les instants dans le monde. [...] A l'exemple du soldat qui répond avec enthousiasme à [l']appel à la guerre sainte, le jésuite doit se préparer à répondre à l'invitation du Christ* (Beaulieu 1990: 37-38). C'est dans cet état d'esprit que, dès son premier séjour, Brébeuf met à profit sa fréquentation des Hurons pour se plonger dans l'étude de leur langue, dans laquelle il parvient rapidement à s'exprimer avec facilité. Mais c'est surtout la période de son deuxième séjour qui nous intéresse. Or entretemps

est survenue la prise de Québec par les Anglais et avec elle l'effondrement des fragiles relations mises en place par les Français dans la vallée du Saint-Laurent. La Compagnie revient donc en Nouvelle France avec le projet d'en évincer tout à fait les récollets, ce qu'elle obtient. Fins stratèges, les jésuites savent que des profits de la traite dépend la prospérité de la colonie et donc de leurs missions, et ils font en sorte d'établir de bonnes relations avec les marchands, quitte à fermer les yeux sur certaines pratiques peu chrétiennes et allant jusqu'à participer activement au commerce des fourrures, ce qui leur rapporte de gras bénéfices. A l'inverse des récollets, les jésuites redoutent de mêler des Français aux Amérindiens, de peur de voir leurs compatriotes donner aux Autochtones un trop mauvais exemple. Ceci suppose qu'ils s'immergent entièrement dans les villages qui les accueillent. Par ailleurs, ils s'efforcent d'adapter aux mœurs chrétiennes les croyances et les coutumes huronnes, ne combattant que les pratiques franchement contraires à leur enseignement. En outre, alors que les récollets incitaient les nouveaux chrétiens à s'installer à Québec, l'intention des jésuites est au contraire d'encourager les convertis à continuer de vivre dans leur communauté afin de répandre leur nouvelle foi parmi leurs proches. Jean de Brébeuf se trouve donc dans une atmosphère de relative ouverture, instruisant les Hurons dans leur langue, affichant une certaine tolérance quant à leur mode de vie et s'efforçant de s'intégrer à la vie de leur communauté. Ici l'observateur, s'il ne possède pas l'ouverture d'esprit moderne, est du moins dans une position d'insertion dans le milieu au sein duquel il œuvre.

Mais à qui nos trois rédacteurs destinent-ils leur témoignage? S'il est certain que Brébeuf sait à l'avance qu'il aura tout d'abord pour lecteurs ses coreligionnaires et, dans un deuxième temps, un vaste public dès lors que ses écrits seront imprimés dans le cadre de l'imposante série des *Relations* des jésuites, Sagard écrit avant tout pour sa congrégation. Celle-ci, on le sait, utilisera ses textes pour appuyer les demandes adressées à Rome pour continuer son action et les publiera en vue de raffermir sa position face aux jésuites. Champlain quant à lui écrit pour ses supérieurs³, autrement dit la cour et plus largement les possibles acteurs et bailleurs de la colonie. Chacun des auteurs s'adresse en tout cas aux autorités qui tiennent entre leurs mains sa carrière et le cours futur de son activité en Canada. Il y aurait beaucoup à dire sur l'utilisation politique et la politique de publication que susciterent en leur temps ces ouvrages, mais ce propos n'entre pas dans le cadre de la présente étude aussi n'irons-nous pas plus avant dans les détails qui en relèvent.

Passons plutôt à la comparaison des textes, qui nous en dira plus sur le regard porté par nos trois témoins sur les Amérindiens, notamment les Hurons, qui les entourent.

³ L'épître de son premier ouvrage, *Des Sauvages*, s'adresse au «très noble, haut et puissant seigneur, Messire Charles de Montmorency, chevalier des Ordres du roi...». Son *Quatrième voyage* est dédié au «très puissant et très excellent Henri de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, premier pair de France, gouverneur et lieutenant de Sa Majesté en Guyenne». Le *Voyage* de 1615 et sa *Continuation* sont quant à eux adressés directement au roi (Louis XIII).



4. ... en cette barbarie⁴

Les remarques concernant les Amérindiens émaillent les ouvrages sur lesquels porte notre étude et se mêlent aux considérations de tous ordres, qui varient d'un auteur à l'autre selon ses préoccupations, diverses ainsi que nous l'avons montré au chapitre précédent. Pour plus de lisibilité, nous les avons classées en cinq sous-chapitres qui tour à tour éclaireront un sujet particulier.

4.1. L'apparence physique

La description de la complexion des Amérindiens, qui repose sur une simple observation et non pas sur un jugement, est identique chez les trois auteurs.

Champlain décrit les Montagnais en ces termes:

Tous ces peuples sont gens bien proportionnés de leur corps, sans aucune difformité; ils sont dispos, et les femmes bien formées, remplies et potelées [...].
(Champlain 1993: 111)

On trouve une pareille esquisse chez Sagard, qui emprunte quelquefois des phrases entières aux récits d'autres voyageurs, tels Champlain et Lescarbot, et qui emploie ici presque les mêmes mots pour dépeindre les Hurons, en ajoutant un commentaire sur leur santé où il loue les Amérindiens pour leur frugalité:

Ils sont tous généralement bien formez & proportionnez de leurs corps, & sans difformité aucune, & peux dire avec vérité, y avoir veu d'aussi beaux enfans qu'il y en sçaurait avoir en France. Il n'y a pas mesme de ces gros ventrus, pleins d'humeurs & de graisses, que nous avons par-deçà; car ils ne sont ny trop gras, ny trop maigres, & c'est ce qui les maintient en santé, & exempts de beaucoup de maladies auxquelles nous sommes sujets [...]. (Sagard 1998: 220)

Nous remarquons au passage qu'aucune mention n'est faite de la couleur de la peau, qui ne retient pas l'attention de nos auteurs, et précisons que l'expression «peaux rouges» est chronologiquement et géographiquement en dehors des cadres de notre étude, car elle est plus tardive et se rapporte initialement aux Béothuks.

Pour ce qui est des populations de la vallée du Saint-Laurent, tout cependant n'est pas si rose. Ainsi Champlain relate-t-il en 1613:

⁴ Outre le nom de Huronie, celui de barbarie est également usité par Jean de Brébeuf pour désigner les territoires peuplés par les Sauvages. Ainsi, le chapitre 1 de la première partie de sa Relation de 1636 est-il intitulé: *De la conversion, baptême et heureuse mort de quelques Hurons et de l'état du christianisme en cette barbarie.*





Le 29 [mars] les Sauvages montagnais de la pointe de Tous-les-Diables, nous apercevant, ils se jetèrent dans leurs canots et vinrent au-devant de nous, si maigres et hideux que je ne les reconnaissais pas [...] disant qu'ils mouraient de faim. Cela nous fit juger que l'hiver n'avait pas été grand, et par conséquent la chasse avait été mauvaise. (ChAMPLAIN 2009: 68)

Brébeuf pour sa part est témoin de ce qu'il désigne comme *la maladie de nos sauvages*, qui fait des ravages dans la population huronne. Ainsi, ce n'est pas la force et la santé des Amérindiens qui frappent le jésuite mais l'omniprésence de la maladie et les ravages qu'elle cause:

Bien sais-je que la plupart des Montagnais qui étaient aux Trois-Rivières, quand nous embarquâmes, étaient malades et que plusieurs en mouraient, comme aussi qu'il n'est quasi point revenu de canot de la traite qui n'ait été affligé de cette contagion. Elle est si universelle parmi les sauvages de notre connaissance que je ne sais si aucun en a évité les atteintes. Tous ces pauvres gens en ont été fort incommodés, notamment pendant l'automne, tant en leurs pêches qu'en leurs moissons. Plusieurs blés sont demeurés sous les neiges, grand nombre de personnes sont mortes, il y en a encore à présent qui ne sont pas guéris. (Brébeuf 2000: 15-16)

Souignons que cette épidémie sera suivie d'autres vagues dont la plus cruelle sévira au printemps de 1640, laissant derrière elle des milliers de morts. Entraînant la famine et venant s'ajouter aux ravages des guerres, ces épidémies sonnent le glas pour la nation huronne (Collectif 2004: 271).

4.2. *L'intelligence*

On peut distinguer au moins deux acceptions pour la notion d'intelligence. D'une part la faculté de connaître et de comprendre, de l'autre l'aptitude d'un être vivant à s'adapter à des situations nouvelles, à découvrir des solutions aux difficultés qu'il rencontre. Voilà ce que dit Champlain à propos de la faculté de comprendre chez les Montagnais, peuple nomade qui vivait essentiellement de la chasse et ne labourait pas la terre:

Je tiens que si on leur montrait et si on leur enseignait le labourage des terres et autres choses, ils l'apprendraient fort bien, car je vous assure qu'il s'en trouve assez qui ont bon jugement et répondent assez bien à propos sur ce qu'on pourrait leur demander. (ChAMPLAIN 1993: 105-106)

Voilà une perspective qui se situe tout à fait à l'unisson des espoirs des récollets. Sagard quant à lui se trouvant chez les Hurons, peuple sédentaire,





ajoute : *Tous les Sauvages en general, ont l'esprit & l'entendement assez bon...* (Sagard 1998: 223)

Champlain et Sagard s'accordent donc sur la capacité des Sauvages à apprendre et comprendre. Il est intéressant de noter que les Amérindiens ne semblent pour leur part guère convaincus de l'intelligence des Français, ainsi qu'en témoigne Sagard:

[...] si tu n'avois point de barbe, tu aurois desja presque autant d'esprit qu'une telle Nation, luy en nommant une qu'ils estimoient avoir beaucoup moins d'esprit qu'eux, & les François avoir encor' moins d'esprit que cette Nation là, tellement que ces bonnes gens là nous estiment de fort petit esprit, en comparaison d'eux [...], ils estimoient leurs enfans plus sages et de meilleur esprit, tant ils ont bonne opinion d'eux-mesmes, & peu d'estime d'autruy. (Sagard 1998: 222)

Notons au passage que le père Le Jeune fera lui aussi les frais de cette appréciation des Amérindiens, essayant constamment les railleries des Montagnais auprès desquels il passe un hiver.

Brébeuf de toute évidence ne se heurte pas à une telle remise en cause. Plus avare lorsqu'il s'agit d'apprécier l'esprit de ses hôtes, non content de recourir à une litote, il établit fort subjectivement une relation entre leur intelligence et leur capacité à accepter les enseignements qu'il leur dispense:

Nos Hurons, comme vous le voyez, ne sont pas si massifs qu'on croirait bien, ils me semblent avoir le sens commun assez bon et je les reconnais universellement fort dociles. Il y en a néanmoins d'opiniâtres et attachés à leurs superstitions [...] je les convaincs et les mets en contradiction, de telle sorte qu'ils avouent ingénument leur ignorance et les autres se moquent d'eux. (Brébeuf 2000: 43)

Par ailleurs, le jésuite semble assuré de l'admiration que vouent les Hurons aux Français et note entre autres : *On ne saurait dire les étonnements de ces bonnes gens et combien ils admirent l'esprit des Français.* (Brébeuf 2000: 26)

A vrai dire, cette admiration est suscitée, dans les exemples donnés par Brébeuf, non pas par le raisonnement ou le savoir-faire des Français, mais plutôt par leur technologie. A ce titre, le fameux épisode de l'horloge fournit une illustration de la façon dont les Européens exploitent avec quelque malice le manque de connaissances techniques des Autochtones:

Pour ce qui est de l'horloge, il y aurait mille choses à dire. Ils croient tous que c'est quelque chose vivante car ils ne peuvent imaginer comment elle sonne d'elle-même et quand elle vient à sonner, ils regardent si nous sommes tous là et s'il n'y a pas quelqu'un de caché pour lui donner le branler. Ils ont pensé qu'elle entendait, principalement quand, pour rire, quelque de nos Français, s'écriait



au dernier coup de marteau : « C'est assez sonné », et que tout aussitôt elle se taisait. [...] Ils demeurent des heures entières, et quelquefois plusieurs, afin de la pouvoir ouïr parler. (Brébeuf 2000: 27)

L'horloge n'est pas la seule chose qui cause le ravissement des Hurons. Brébeuf en cite d'autres:

A propos de leurs admirations, j'en pourrais ici coucher plusieurs faites au sujet de la pierre d'aimant [...] mais surtout de l'écriture. Car ils ne pouvaient concevoir comme ce qu'un de nous, étant du village, leur avait dit et couché en même temps par écrit, un autre, qui cependant étant dans la maison bien éloignée, le disait incontinent en voyant l'écriture. [...] Tout cela sert pour gagner leurs affections et les rendre plus dociles quand il est question des admirables et incompréhensibles mystères de notre foi, car la croyance qu'ils ont de notre esprit et de notre capacité fait que sans réplique ils croient ce qu'on leur annonce. (Brébeuf 2000: 28)

Ces aveux de Brébeuf nous en apprennent moins sur l'ingénuité des Autochtones que sur la rouerie des jésuites. Ils illustrent également comment les missionnaires, qui par ailleurs s'avéraient être de parfaits empotés, entretenaient leur renommée d'hommes aux pouvoirs magiques.

Champlain et Sagard montrent en plusieurs occasions combien les Amérindiens sont adaptés à leurs conditions de vie et à leur environnement. A ce sujet, ils décrivent différentes inventions qui apportent d'ingénieuses solutions aux difficultés que pose la vie quotidienne en Canada. Champlain reconnaît, outre la grande dextérité des rameurs, les avantages de leurs canots sur les bateaux français: plus légers et plus rapides, ils sont aussi plus pratiques pour l'exploration des terres et des eaux nord-américaines. Champlain comme Sagard mentionnent aussi l'objet inventé par les Autochtones pour aller sur la neige: les raquettes qu'ils attachent à leurs pieds et qui leur permet d'aller chasser pendant l'hiver. Sagard ajoute que, sans elles, les peuples nomades qui vivent exclusivement de la chasse mourraient de faim pendant l'hiver. Il est aussi question d'autres pratiques, comme leur usage de cacher du blé d'Inde dans les bois pendant le voyage afin de le retrouver au retour ou bien la façon de tirer du feu avec de petits bâtons. Curieusement, Brébeuf ne s'attarde quant à lui à aucune observation de cet ordre, et quand il évoque les canots c'est plutôt pour se plaindre de l'inconfort, de la fatigue et des dangers qu'ils occasionnent. Il est vrai que la tenue des jésuites (gros souliers, lourde soutane et ample cape, le tout complété par un chapeau aux larges bords) rendait bien impraticables les étroits canots autochtones.

Le jésuite se contente de déplorer, en guise de conclusion: *On s'étonnera de voir tant d'aveuglement pour les choses du ciel en un peuple qui ne manque point de raison et de lumière pour celle de la terre. (Brébeuf 2000: 107)*



Ainsi les preuves de l'intelligence des peuples amérindiens ne manquaient ni à l'explorateur ni aux religieux, mais de toute évidence l'écart entre les cultures était si grand qu'il était impossible aux Européens de les comprendre et de les estimer.

4.3. *Le caractère*

Les trois récits nous présentent les vertus et les défauts de l'Amérindien qui, assemblés tout à la fois, composent un ensemble cacophonique et, comme on le verra, ambigu. Par ailleurs, l'incohérence des traits de caractère attribués pêle-mêle aux Autochtones révèle plus clairement encore que précédemment qu'ils relèvent d'ores et déjà du concept du Sauvage.

En ce qui concerne l'humeur des Amérindiens, les récits s'accordent presque parfaitement. Il semble que Sagard a tout simplement emprunté les mots de Champlain qui dit: *Tous ces peuples sont tous d'une humeur assez joyeuse; ils rient le plus souvent; toutefois ils sont quelque peu saturniens* (Champlain 1993: 105).

Permettons-nous au passage de noter que Monsieur de Champlain n'hésite pas à se répéter. En effet, dans ses *Voyages*, nous lisons:

Tous ces peuples sont d'une humeur assez joviale, bien qu'il y en ait beaucoup de complexion triste et saturnienne entre eux. Ils sont bien proportionnés de leur corps, y ayant des hommes bien formés, fiers et robustes, comme aussi des femmes et des filles, dont il se trouve bon nombre d'agréables et belles [...].
(Champlain 2009: 160)⁵

Mais revenons à notre propos, et à un sujet qui suscite une belle unanimité, à savoir l'hospitalité. Champlain relate que les Français ont été fort bien reçus, *selon la coutume du pays* (Champlain 1993: 95). Sagard renchérit, décrivant les attentions dont l'entoure *son sauvage*, le Huron Oonchiarey:

⁵ A propos des emprunts d'un texte à l'autre, mentionnons également le passage où Champlain, d'ordinaire plus disert sur les questions de la guerre ou de la chasse, aborde un aspect très spécifique du comportement des femmes: *Elles vivent fort bien avec leurs maris et ont cette coutume que lorsqu'elles ont leurs menstrues, elles se retirent d'avec leur mari, ou la fille d'avec son père, et sa mère, et autres parents, s'en allant dans certaines maisonnettes, où elles se retirent, pendant que le mal les tient, sans avoir aucune compagnie d'hommes, lesquels leur font porter des vivres et des commodités jusqu'à leur retour, et ainsi on connaît celles qui ont leurs menstrues et celles qui ne les ont pas* (Champlain 2009: 144). Or nous retrouvons la même observation chez Sagard: *Les femmes vivent fort bien avec leurs marys, & ont cette coutume avec toutes les autres femmes de peuples errans, que lors qu'elles ont leur moi, elles se retirent d'avec leurs marys, & la fille d'avec ses pere & mere, & autres parens, & s'en vont en de certains Cabanes escartees & eloignees de leur village, où elles sejourment & demeurent tout le temps de ces incommoditez, sans avoir aucun compagnie d'hommes, lesquels leur portent des vivres & ce qui leur est necessaire, jusqu'à leur retour, si elles-mesmes n'emportent suffisamment pour leur provision [...]* (Sagard 1998: 159).





L'humanité de mon hoste estoit remarquable, en ce que n'ayant pour toute couverture qu'une peau d'Ours à se couvrir, encor' m'en faisoit-il part quand il pleuvoit la nuict, sans que je l'en priasse, & mesme me dispoit la place le soir, où je devois reposer la nuict; [...] et compatissant à la peine & ma foiblesse, il m'exemptoit de nager⁶ & de tenir l'aviron, qui n'estoit pas me descharger d'une petite peine, outre le service qu'il me faisoit de porter mes hardes [...]. (Sagard 1998: 155)

Elargissant son observation, il évoque la compassion des Amérindiens pour leurs compagnons français:

[...] bien que d'ailleurs les Sauvages soient toutesfois assez humains (au moins l'estoient les miens) voire plus que ne sont beaucoup de personnes plus polies & moins sauvages: car me voyant passer plusieurs jours sans pouvoir presque manger de leur Sagamité⁷, [...] ils avoient quelque compassion de moy, & m'encourageoient & assistoient au mieux qu'il leur estoit possible [...]. (Sagard 1998: 151)

Et Sagard de conclure, s'étayant sur l'exemple de la famille de son hôte, qui le traite comme un parent : *Voilà comme ce peuple n'est pas tant dans la rudesse & la rusticité qu'on l'estime (Sagard 1998: 163).*

Même écho chez Brébeuf, qui remarque: *[...] ces peuples ne sont pas tout à fait si rudes et mal polis que quelqu'un se pourrait bien figurer (Brébeuf 2000: 148).* Ce «quelqu'un» pourrait bien désigner entre autres l'auteur même de ces lignes.

Sagard brosse également un portrait élogieux des Amérindiens pour leur patience et l'admirable harmonie qui règne dans leurs relations familiales:

[...] car ils n'ayment point à voir les personnes tristes et chagrines, ny impatientes, pour estre eux-mesmes beaucoup plus patiens que ne sont communément nos Français, ainsi l'ay je veu en une infinité d'occasions: ce qui me faisoit grandement rentrer en moy mesme, & admirer leur constance, & le pouvoir qu'ils ont sur leurs propres passions, & comme ils savent bien se supporter les uns les autres, & s'entrescourir & assister au besoin ; & peux dire avec vérité, que j'ai trouvé plus de bien en eux, que je ne m'estois imaginé, & que l'exemple de leur patience estoit cause que je m'esfoirçois d'avantage à supporter joyeusement & constamment tout ce qui m'arrivoit de fascheux [...]. (Sagard 1998: 152)

⁶ Précisons que le verbe nager signifie ici ramer, aller de l'aviron.

⁷ Soupe au maïs.





Le jésuite admire également la patience des Hurons, qu'il observe dans le stoïque mutisme avec lequel ils supportent la maladie:

Que dirai-je de leur étrange patience dans leur pauvreté, leur disette et maladies? Nous avons vu cette année des villages entiers sur la litière, nourris d'un peu de sagamité insipide, et cependant pas un mot pour se plaindre, pas un mouvement d'impatience. (Brébeuf 2000: 36)

et partage le jugement de Sagard lorsqu'il décrit la sociabilité et la solidarité des Hurons:

On y voit reluire d'assez belles vertus morales. Vous y remarquez en premier lieu un grand amour et union, qu'ils sont soigneux de cultiver par le moyen de leurs mariages, de leurs festins et de leurs fréquentes visites. Au retour de leur pêche, de leur chasse et de leur traite, ils s'entredonnent beaucoup, s'ils y ont pris quelque chose d'exquis, ou même s'ils l'ont acheté ou si on le leur a donné, ils en font festin à tout le village. (Brébeuf 2000: 35)

Champlain en revanche se montre plus circonspect sur ce plan et note: *Ils sont assez charitables entre eux, pour ce qui est des vivres mais, pour le reste, fort avaricieux: ils ne donnent rien pour rien. (Champlain 2009: 124)*

De toute évidence, les religieux sont beaucoup plus sensibles que Champlain à la douceur et à la bienveillance des Autochtones. Peut-être sont-ils de par leur vocation plus portés à l'apprécier. Peut-être aussi ont-ils plus d'occasions d'en être les témoins⁸. Et ce n'est pas sans surprise qu'ils découvrent des vertus chrétiennes chez ces *Sauvages* réputés dénués de toute civilité. Ce qui fait dire à Brébeuf: *Cela me fait espérer que, si il plaît à Dieu de les illuminer, ils correspondront parfaitement aux grâces et aux inspirations de son Fils [...]. (Brébeuf 2000: 35)*

Ainsi les éloges ne manquent pas. Cependant, nos trois témoins ne laissent pas de dénoncer ce qu'ils considèrent comme les défauts des Amérindiens. Champlain parvient, en une seule phrase, à leur attribuer pas moins de quatre tares:

Ils ont une méchanceté, en eux, qui est d'user de vengeance et être grands menteurs, gens en qui il ne fait pas trop bon s'assurer, sinon qu'avec raison et la force à la main; ils promettent assez et tiennent peu. (Champlain 1993: 106)

Brébeuf n'est pas de reste lorsqu'il assène: *Ils sont gourmands jusques à rendre gorge [...] forts fainéants, menteurs, larrons, importuns, demandeurs (Brébeuf 2000:*

⁸ Tant qu'il demeure au sein du village, à plus forte raison lorsqu'il est hébergé par un des membres de la communauté, l'étranger est en effet considéré comme un parent et jouit pleinement du système d'entraide. Pourtant, dès qu'il s'installe en dehors du village, il s'exclut de la communauté et est dès lors tenu de payer vivres et services. Cf. Trigger, *Les Enfants d'Aataentsic*, p. 383.





34). Mais ce n'est pas tout. Il note un peu plus loin, en écho à la remarque de Champlain sur l'esprit de vengeance des Autochtones: [...] *la malice des sauvages vous donne sujet de ce côté-là d'être dans des craintes quasi perpétuelles: un mécontent vous peut brûler ou fendre la tête à l'écart.* (Brébeuf 2000: 93)

Sagard semble être du même avis, jugeant que [...] *la vengeance leur est tellement coutumière & ordinaire, qu'ils la tiennent comme vertu à l'endroit de l'ennemi étranger [...].* (Sagard 1998: 175)

Ainsi que le montrent ces citations, la représentation de l'Amérindien obtenue au final est discordante, composée qu'elle est de traits trop marqués, qui trahissent la difficulté des témoins à comprendre cette *diversité de choses: les unes belles et remarquables en un peuple Barbare et Sauvage, & les autres brutales et inhumaines à des créatures qui doivent avoir de la raison.* (Sagard 1998: 101)

4.4. Les mœurs et la vie sociale

Les mœurs constituent une source importante de malentendus entre les Français et les Amérindiens, ce domaine présentant des différences particulièrement profondes entre les deux cultures. Sagard critique par exemple sévèrement leur liberté sexuelle, et Brébeuf la déplore de même, déclarant que *les Hurons sont lascifs* (Brébeuf 2000: 34), quant à Champlain il évoque en décrivant un festin leur attitude à l'égard de la nudité. Dans son *Quatrième voyage*, il relate:

[...] *la deuxième nuit, comme j'étais allé hors de la cabane pour fuir les puces qui y étaient en grande quantité [...] une fille, peu honteuse et effrontée, vint à moi, s'offrant à me tenir compagnie, de quoi je la remerciai, la renvoyant avec de douces remontrances, et passai la nuit avec quelques Sauvages.*⁹ (Champlain 2009: 121)

Si les religieux évoquent la question de la liberté sexuelle sans trop s'y attarder, par pudeur sans doute, Champlain nous permet d'en mieux comprendre les modalités:

Il s'en trouve telle qui passe ainsi sa jeunesse, qui aura eu plus de vingt maris, même s'ils sont mariés, car, la nuit venue, les jeunes femmes courent d'une cabane à une autre, comme font les jeunes hommes de leur côté, qui en prennent par où bon leur semble, toutefois sans violence aucune, remettant le tout à la volonté de la femme. Le mari fera de même à sa voisine. Nulle jalousie ne se trouve entre eux pour cela, et il n'en reçoivent aucune infamie, ni injure, la coutume du pays étant telle. (Champlain 2009: 162)

⁹ Notons à ce propos que tous les Français n'étaient pas aussi chastes, loin s'en faut, et que l'attitude de Champlain, à en croire le témoignage du père Jérôme Lalemant, fut fort appréciée par les Autochtones. Champlain laissa ainsi dans les mémoires un souvenir vivace auréolé de respect.



Si Champlain fait ici preuve d'un certain relativisme culturel (à attribuer plus sûrement à un vague désintéret qu'à une compréhension éclairée), le comportement des Amérindiens est le plus souvent mal interprété, suscitant des jugements de valeur de la part des observateurs pour qui l'absence (apparente) de règles n'est qu'une preuve de barbarie et de bestialité. Brébeuf puise dans le spectacle de ces *nations incultes et délaissées* un enseignement pour le lecteur: *La barbarie, l'ignorance, la pauvreté et la misère, qui rend la vie de ces sauvages plus déplorable que la mort, nous est une leçon continuelle de regretter la chute d'Adam [...].* (Brébeuf 2000: 101)

Pour Sagard comme pour Brébeuf, le seul remède est la foi, c'est-à-dire l'évangélisation, ainsi que le bon récollet l'annonce au début de sa relation, s'adressant lui aussi au lecteur:

[...] que je visiteray ces larges provinces, où la barbarie & la brutalité y ont pris tels avantages, que la suite de ce discours vous donnera en l'ame quelque compassion de la misere & aveuglement de ces pauvres peuples [...] Vous verrez [...] la misere de la nature humaine, vitiee de son origine, privee de la culture de la foi, destituee des bonnes mœurs, & en proye à la plus funeste barbarie que l'eloignement de la lumiere celeste peut grotesquement concevoir. (Sagard 1998: 115)

Outre leurs mœurs dissolues, Sagard reproche aux Amérindiens leur manières frustes et leur saleté. Ainsi:

[...] car si on vient à parler de l'honesteté & de la civilité, il n'y a pas de quoy les louer, puis qu'ils n'en pratiquent aucun traict, que ce que la simple Nature leur dicte & enseigne. Ils n'usent d'aucun compliment parmi eux, & sont fort-mal propres & mais nets en l'apprest de leur viande. (Sagard 1998: 224)

Champlain n'est pas plus flatteur quand il nous confie: *[...] je ne voulais point de leur bouillie, parce qu'ils cuisinent fort salement.* (Champlain 2009: 83)

Si Jean de Brébeuf ne donne (curieusement) pas d'informations sur la question de l'hygiène, il l'aborde discrètement dans les conseils qu'il prodigue aux futurs missionnaires: *il faut s'efforcer de manger de leurs sagamités ou salmigondis en la façon qu'ils les apprêtent, encore qu'elles soient sales et demi-cuites et très insipides.* (Brébeuf 2000: 198)

Pour ce qui est de l'organisation de la vie sociale, nos témoins sont ici confrontés à un type de société organisé, mais dont les rouages leur échappent. En effet, non seulement les Hurons constituent une société matrilineaire, mais de plus les Amérindiens étaient tout aussi ignorants de l'autorité religieuse (par opposition aux croyances personnelles) que d'une structure politique coercitive (Trigger 1991: 374). Ainsi, aux yeux de Champlain, ces pauvres créatures vivent sans connaître aucune religion ni loi, qu'elle soit divine, politique ou civile, établie parmi eux (Champlain 2009:

123). Etrange cécité chez ce diplomate qui par ailleurs a eu plus d'une occasion d'observer le fonctionnement des assemblées. Qu'importe, plus loin il réaffirme:

Pour ce qui est de leurs lois, je n'ai point vu qu'ils en aient, ni chose qui en approche, comme de fait ils n'en ont point, d'autant qu'il n'y a en eux aucune correction, châtement, ni de répréhension à l'encontre des malfaiteurs, sinon par une vengeance [...] (Champlain 2009: 164)

Un pays sans police, sans juges ni prison, sans roi ni nobles, voilà chose bien déconcertante pour nos Français. Aussi peinent-ils à discerner les règles qui régissent la vie des Amérindiens, quoique Brébeuf remarque:

En outre, si les lois sont comme la maîtresse roue qui règle les communautés ou pour mieux dire l'âme des républiques, il me semble que j'ai droit, eu égard à cette si parfaite intelligence qu'ils ont entre eux, de maintenir qu'ils ne sont pas sans lois. Ils punissent les meurtriers, les larrons, les traîtres et les sorciers. (Brébeuf 2000: 148)

Nonobstant la présumée absence de lois, il est plusieurs traits marquants dans la vie sociale amérindienne qui s'imposent à l'observateur. Ainsi, Sagard est fasciné de l'harmonie qui règne dans les communautés, qui partagent leurs terres et s'entraident en toute chose. Sagard comme Brébeuf évoquent notamment la coutume qui veut que les membres de la communauté bâtissent les maisons les uns pour les autres, ainsi que la désapprobation des Autochtones lorsqu'ils apprennent qu'en France, certains vivent dans l'opulence tandis que d'autres croupissent dans la misère. Les notions de richesse et de profit sont en effet étrangères à la société amérindienne, ainsi qu'en témoigne Sagard:

Pour la libéralité, nos Sauvages sont loüables en l'exercice de cette vertu, selon leur pauvreté: car quand ils se visitent les uns les autres, ils se font des presents mutuels : & pour montrer leur galantise, ils ne marchandent point volontiers, & se contentent de ce qu'on leur baille honnestement & raisonnablement, mesprisans & blasmans les façons de faire de nos Marchands qui barguignent une heure pour marchander une peau de Castor [...] (Sagard 1998: 224)

Et Sagard achève la première partie de son livre précisément par un commentaire sur les festins, élément clé de la cohésion sociale, basée sur le partage:

Or par le moyen de ces ceremonies & assemblees, ils contractent une nouvelle amitié & union entr'eux, disans: Que tout ainsi que les os de leurs parens & amis deffuncts sont assemblez & unis en un mesme lieu, de mesme aussi qu'ils devoient

durant leur vie, vivre tous ensemble en une mesme unité & concorde, comme bons parens & amis, sans s'en pouvoir à jamais separer ou distraire, pour aucun desservice ou disgrace, comme en effect ils font. (Sagard 1998: 286)

L'hospitalité, qui découle naturellement de cette générosité, ne laisse d'impressionner nos missionnaires:

L'hospitalité envers toutes sortes d'étrangers y est remarquable, ils leur présentent en ces festins ce qu'ils ont préparé de meilleur; et, comme j'ai déjà dit, je ne sais si ailleurs il se rencontre rien de pareil à ce sujet. (Brébeuf 2000: 35)

Reprenant cette observation plus précisément dans les conseils qu'il adresse à ses coreligionnaires, il ajoute:

Vous pouvez vous loger où vous voulez car cette nation, entre toutes les autres, est fort hospitalière envers toutes sortes de personnes, même envers les étrangers, et vous y demeurez tant qu'il vous plaît, toujours bien traités à la façon du pays. (Brébeuf 2000: 18)

Mais, tenant à nuancer son affirmation, et enchaîne:

Et au partir de là, vous en êtes quitte pour un ho, ho, ho autoécti ou un grand merci, au moins par entre eux car, des Français, ils attendent quelque récompense, à discrétion toutefois. Il est bien vrai que tous ne sont pas également hospitaliers: il y a du plus et du moins. Mon hôte est des premiers en cette vertu [...]. (Brébeuf 2000: 18)

Cette extrême convivialité dans le quotidien des communautés, apparemment dénué de toute violence, est peut-être aussi due à la tempérance des Autochtones. En effet, jusqu'à l'arrivée des Européens, les Amérindiens ignorent l'usage de l'alcool qui, dans l'avenir, représentera pour eux un véritable fléau. Sagard ne peut qu'approuver les avantages de leur sobriété quant à la boisson:

[...] qui les peust provoquer à boire de l'eau, qu'ils ont pour toute boisson, ce qui est un grand bien, pour éviter les dissolutions, noises et querelles que le vin, ou autre boisson yorante leur pourroit causer, comme à beaucoup de nos buveurs & yrognes: car ils ont cela par-dessus eux, qu'ils sont plus retenus & graves, avec un peu de superbe pourtant, vont aux festins d'un pas modeste, [...] s'y comportent avec la mesme modestie & silence ; & s'en retournent en leurs maisons & cabanes avec la mesme sagesse. (Sagard 1998: 200)



Champlain ne s'attarde pas sur les bienfaits de la sobriété mais note en passant (avec ironie ou nostalgie?): *Pour le boire, nous avions de la belle eau claire.* (Champlain 2009: 83)

A l'opposé de l'apparent édénisme du Nouveau Monde, il est cependant un élément de la vie sociale qui frappe nos trois témoins, à savoir la pratique de la torture.

Au cours de son troisième *Voyage*, Champlain semble assez indifférent aux coutumes autochtones lorsqu'il glisse au passage une remarque à ce propos:

Ceux de la barque leur firent entendre [à une troupe d'Algonquins] que j'étais venu [...] pour les assister [...] de quoi, ils furent fort joyeux, et d'autant qu'ils voulaient retourner en leur pays pour assurer leurs amis de la victoire, voir leurs femmes et faire mourir leurs prisonniers en une solennelle tabagie.¹⁰ (Champlain 2009: 69)

Si Champlain suggère par les mots *solennelle tabagie* qu'il discerne le caractère rituel de la torture, de toute évidence (mais sans doute ne faut-il pas s'en étonner), Sagard ne le perçoit aucunement. Quant à Brébeuf, il conçoit cette idée mais la repousse avec horreur. La torture, qu'il subira lui-même avec courage, le choque profondément et il en fait une assez longue description qu'il débute en ces termes:

Et puis, quand ils peuvent tenir quelques-uns de leurs ennemis, ils les traitent avec toute la cruauté qu'ils se peuvent imaginer. Les cinq ou six jours se passeront quelquefois à assouvir leur rage et les brûler à petit feu [...] (Brébeuf 2000: 153)

Si les missionnaires ne peuvent assister les victimes qu'en tentant de leur prodiguer un réconfort spirituel, Champlain relate un épisode où il s'interpose:

Il est à noter que l'un des chefs voyant ces prisonniers coupa le doigt à une de ces pauvres femmes pour commencer leur supplice ordinaire, sur quoi je survins sur ces entrefaites et blâmai le capitain Yroquet, lui représentant que ce n'était pas l'acte d'un homme de guerre, comme il se disait être, de se montrer cruel envers les femmes, qui n'ont de défense que leurs pleurs, lesquelles, à cause de leur imbécillité et de leur faiblesse, on doit traiter humainement [...]. A quoi il me répliqua, pour toute réponse, que leurs ennemis les traitaient de la même façon, mais puisque cette façon m'apportait déplaisir, il ne ferait plus rien aux femmes, mais bien aux hommes¹¹ [...] (Champlain 2009: 128-129)

¹⁰ Festin, banquet.

¹¹ Le père Paul Le Jeune rapporte dans sa *Relation* de 1636, que cette attitude de Champlain déplut fort à certains Amérindiens qui assistèrent à la scène.





L'image ainsi donnée contribue à présenter les Amérindiens comme des brutes sanguinaires. A aucun moment nos auteurs n'établissent le moindre parallèle entre ces rituels et, par exemple, la question, à laquelle sont alors encore couramment soumis les accusés dans le cadre de la procédure pénale, et qui institutionnalise l'usage de l'estrapade et autres instruments de supplice. Pas de doute: le monstre, c'est l'Autre, et sa pratique ne peut nullement être comparée à celle d'un pays civilisé. A cela contribue sans doute le fait que, outre l'exotisme des méthodes employées et la volonté de donner la mort, la torture se fait avec la participation de tous les membres de la communauté, femmes y compris, et suppose des moments de répit, où le prisonnier est réconforté avec sollicitude par ceux-là même qui le torturent. Ces trois éléments: absence de «procédure», déroulement «familial» et apparente incohérence dans la cruauté, constituent semble-t-il pour nos auteurs une distance suffisante pour écarter toute similitude entre leur société et celle qu'ils observent.

Pour clore le tout, les prisonniers mettant un point d'honneur à faire preuve de courage et de force, qualités que l'on exige des jeunes Amérindiens, ils subissent la torture en chantant, comme le décrivent Sagard et Brébeuf, ce qui ne fait que noircir le tableau.

4.5. *La foi*

La question religieuse est différemment traitée chez chacun de nos auteurs. Pour ce qui est de Champlain, la question de la religion n'est pas au centre de ses observations ni de ses préoccupations, le roi étant plus intéressé à la possession de nouveaux territoires qu'à l'évangélisation. En revanche, pour le récollet Sagard comme pour le jésuite Brébeuf, la conversion des Amérindiens présente le *seul motif d'un si long & fascheux voyage* (Sagard 1998: 168). Aussi Champlain décrit-il en peu de mots les croyances et mythes amérindiens, ne faisant que de courts commentaires sur leur religion et sur l'aptitude des Amérindiens à recevoir l'instruction chrétienne:

Il me dit qu'ils n'usaient point autrement de cérémonie, sinon que chacun priaient en son cœur comme il voulait. Voilà pourquoi je crois qu'il n'y a aucune loi parmi eux; ils ne savent ce que c'est d'adorer et prier Dieu, et vivent la plupart comme bêtes brutes, et je crois que promptement ils seraient réduits bons chrétiens si l'on habitait leurs terres, ce qu'ils désireraient la plupart.
(Champlain 1993: 110)

On entrevoit ici le désir de Champlain de faire miroiter aux Messieurs de la cour l'espoir d'un développement rapide et aisé de la colonie, tout en légitimant l'entreprise de conquête. Son optimisme quant à la facilité de la conversion des Amérindiens ne se confirmera aucunement, pas plus que ses suppositions quant aux désirs des populations autochtones de voir les Français occuper



leurs terres. Sagard reconnaît vite les difficultés qu'il va rencontrer et avoue que le christianisme est bien peu avancé dans le pays, malgré la ferveur des missionnaires. Brébeuf discerne fort bien la présence d'un sentiment religieux chez les Hurons, dans le sillage de certaines théories ayant eu cours au XVI^{ème} siècle et attribuant une origine biblique aux peuples d'Amérique:

Il y a quelque apparence qu'ils ont eu autrefois quelque connaissance du vrai Dieu par dessus la nature, comme il peut se remarquer en quelques circonstances de leurs fables [...] Pour n'avoir pas voulu reconnaître Dieu en leurs mœurs et actions, ils en ont perdu la pensée et sont devenus pires que bêtes [...] (Brébeuf 2000: 107)

Sagard comme Brébeuf décrivent les rites et croyances de leurs hôtes, qu'en tant que chrétiens ils ne peuvent approuver et qu'ils accompagnent de jugements négatifs. La principale pierre d'achoppement réside dans les superstitions, qui constituent un aspect important des pratiques sociales et sacrées des Amérindiens, comme par exemple leur croyance dans les songes, que soulignent les trois auteurs. Néanmoins, Sagard et Brébeuf s'accordent avec Champlain pour prédire (mais ne s'agit-il pas là d'une tentative pour persuader leur lecteur?) que les Autochtones feront bientôt de bons chrétiens. Curieusement, le rôle des femmes dans cette voie est perçu de façon différente par Sagard et Brébeuf. Si le premier place en elles ses espoirs:

[...] & nonobstant qu'elles ayent beaucoup plus d'occupation que les hommes, lesquels tranchent du Gentil-homme entr'eux, & ne pensent qu'à la chasse, à la pesche, ou à la guerre, encore ayment-elles communément leurs marys plus que ne font celles de deçà: & s'ils estoient Chrestiens ce seroient des familles avec lesquelles Dieu se plairoit & demeureroit. (Sagard 1998: 191)

le second les considère comme un obstacle: *Je ne vois que la liberté des femmes, qu'ils changent à plaisir, et quelques superstitions difficiles à abolir, car d'ailleurs ils n'ont point d'aversion de la foi ni de la loi chrétienne.* (Brébeuf 2000: 46)

Pour ce qui est des rites funéraires, Champlain dans le récit de son premier voyage (chez les Montagnais) n'en fait aucune mention. Son quatrième voyage (auprès des Algonquins et des Hurons) comporte en revanche une belle description d'un cimetière.

Sagard consacre deux chapitres de son livre à ce thème, ce qui ne surprend pas, la mort et tout ce qui la concerne étant une des préoccupations principales de toute religion. Il fait ici un récit élogieux de l'attitude des Amérindiens:

Je visitois aussi par-fois leur Cimetière, qu'ils appellent Agosayé, admirant le soin que ces pauvres gens ont des corps morts de leurs parents & amis deffuncts, & trouvois qu'en cela ils surpassoient la pieté des Chrestiens, puis qu'ils

n'espargnent rien pour le soulagement de leurs ames, qu'ils croyent immortelles, & avoir besoin du secours des vivans. (Sagard 1998: 166)

et plus loin dans son texte incite les chrétiens à suivre ce bon exemple:

Chrestiens, r'entrons un peu en nous-mesmes, & voyons si nos ferveurs sont aussi grandes envers les ames de nos parens detenuës dans les prisons de Dieu, que celles des pauvres Sauvages envers les ames de leurs semblables deffuncts, & nous trouverons que leurs ferveurs surpassent les nostres, & qu'ils ont plus d'amour l'un pour l'autre, & en la vie & apres la mort, que nous, qui nous disons plus sages, & le sommes moins en effect, parlant de la fidelité & de l'amitié simplement [...]. (Sagard 1998: 285)

Brébeuf consacre les deux derniers chapitres de sa *Relation* de 1636 aux cérémonies funéraires, aux coutumes de deuil et à la fête des morts. Sa description, longue et détaillée commence par ces mots, qui pourraient faire figure de conclusion à notre chapitre: *Nos sauvages ne sont point sauvages en ce qui regarde les devoirs que la nature même nous oblige de rendre aux morts.* (Brébeuf 2000: 171)

Mis bout à bout, tous ces éléments de description montrent bien l'ambiguïté du personnage de l'Amérindien, qui est à la fois *une bête brute* (Champlain), *pire que bête* (Brébeuf), mais aussi un être humain plein de sentiments qui n'ont *rien de sauvage* (Sagard) et qui par bien des traits est donné en exemple au lecteur.

5. Conclusion

Il resterait beaucoup d'aspects à traiter plus en détail, depuis la fête des morts, mentionnée par Sagard, longuement décrite par Brébeuf, jusqu'au mode d'organisation politique, également dépeint dans les trois relations, en passant par l'institution du mariage et l'éducation des enfants. Beaucoup aussi reste à dire sur les festins et l'utilisation du tabac, piliers de la vie sociale, ou encore sur la profonde importance des songes, évoquée par les trois Français dont Champlain, à plusieurs reprises et parfois avec humour. Le rôle des sorciers, les pratiques chamaniques, les sueries, le traitement des maladies et des personnes malades sont également abordés par les deux missionnaires. Quant à Champlain, il décrit avec quel soin les blessés sont évacués des champs de bataille. Un passage en revue exhaustif de tous ces chapitres exigerait un cadre beaucoup plus vaste que celui du présent article. Il nous semble toutefois que les éléments retenus ici permettent de saisir assez justement la façon dont les trois relations brossent le portrait de l'Amérindien et l'image qu'elles transmettent ainsi à leurs contemporains.

Nous avons pu remarquer que, même si les trois auteurs séjournent en Nouvelle France à peu près à la même époque, à savoir au début du XVII^{ème} siècle, les objectifs de leur voyage et de leur action dans la colonie, ainsi que le public



auquel ils s'adressent, sont sensiblement différents. Aussi la représentation de l'Amérindien transmise par leurs récits apparaît-elle sous des lumières différentes, dues non seulement aux styles et aux tons respectifs des auteurs, mais surtout à la perspective dans laquelle ils se situent et placent leur lecteur.

Champlain affichant peu d'affect et ne s'intéressant à la dimension humaine des sauvages que dans la mesure où elle influe sur ses projets, ne manifeste guère d'étonnement dans ses descriptions, même quand il évoque des coutumes qui devraient, en tant qu'Européen, lui sembler étranges. Dans leur ferveur missionnaire, Sagard et Brébeuf en revanche ne laissent pas d'accompagner leurs observations de jugements, voire de critiques, mesurant les Amérindiens à l'aune de la religion catholique.

Champlain se montre plus intéressé par la capacité des Amérindiens à l'aider dans ses explorations et le développement de la colonie, tandis que les religieux focalisent leur regard essentiellement sur la vie quotidienne et spirituelle de leurs hôtes.

Pourtant, si l'on compare le portrait de l'Amérindien donné par les trois auteurs, on remarque qu'il est partout à peu près similaire, et partout également contradictoire. Ni entièrement positive, ni complètement négative, l'esquisse se compose d'une confusion d'éloges et de blâmes, dans une alternance de traits admiratifs mêlés de sincère compassion, et de critiques acerbes sous-tendues de l'indéfectible sentiment de supériorité qui anime les Européens.

Par les citations choisies et leur mise en parallèle, nous avons tenté de mettre en lumière les éléments auxquels recourt la construction intellectuelle qui va donner naissance à l'identité de l'Amérindien vu depuis la France. Nourri d'images puisées aux époques antérieures, frappé par de fortes expériences vécues, animé d'ambitions personnelles, chacun de nos auteurs apporte sa pierre à la création du concept de l'Autochtone. C'est sur ces descriptions très contrastées, dont on pourrait dire qu'elles vont de l'admiration à l'aversion, que va se bâtir le stéréotype des Hurons et des Montagnais, qui deviennent *nos sauvages* et se voient assujettis à la pensée de leurs observateurs: en effet, ainsi que l'écrit Tzvetan Todorov «le concept est la première arme dans la soumission d'autrui - car il le transforme en objet».¹²

Or les images voient le jour et fonctionnent dans un espace culturel déterminé et à un moment historique déterminé, mais aussi se transforment et se transmettent au cours de l'histoire. Ainsi les textes proposés ici connaîtront-ils un écho qui dépassera largement leur siècle et participeront-ils à la création du mythe du bon sauvage.

¹² Dans sa préface à l'édition française de Edward W. SAÏD, *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, coll. « La couleur des idées », Paris, 2005, p. 9.



Bibliographie

- Beaulieu, Alain. 1990. *Convertir les fils de Caïn: Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*, Québec: Nuit blanche éditeur.
- Collectif. 2004. *Champlain: naissance de l'Amérique française* [sous la direction de Raymonde Litalien et Denis Vaugeois], Sillery: éditions du Septentrion.
- Delâge, Denis. 1991. *Le Pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*. Montréal: éditions Boréal.
- Dostie, Pierre. 1994. Le lecteur suborné dans cinq textes missionnaires de la Nouvelle France. *Etudes sur la relation de voyage en Nouvelle France*, Sainte-Foy: éditions de la Huit, p. 158-227.
- Latourelle, René. 1950. Saint Jean de Brébeuf, routier de la Huronie, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 4, n°3, p. 322-344.
- Le Bras, Yvon. 1994. L'Amérindien dans les Relations du père Paul Lejeune (1632-1641). *Etudes sur la relation de voyage en Nouvelle France*, Sainte-Foy: éditions de la Huit, p.7-157.
- Le Goff, Jacques. 1985. *L'Imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard.
- Ouellet, Réal / Bouchard, Emmanuel. 1997. Nègres, Caraïbes et Sauvages du Canada dans les relations de voyage du XVII^{ème} siècle. *Littérature et dialogue interculturel* [sous la direction de Françoise Tétu de Labsade], Presses de l'Université Laval, 1997, p. 211-231.
- Principe, Charles. 1975. Trois «Relations de la Nouvelle France» écrites par le père Paul Le Jeune (1632, 1633, 1634), *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 27, p. 83-108.
- Trigger, Bruce. 1991. *Les Enfants d'Aataentsic* [traduit pas J.P. Sainte-Marie et B. Chabert Hacikyan]. Montréal: Libre expression.



NAŠI DIVLJACI: AMERIČKI DOMOROCI U TEKSTOVIMA CHAMPLAINA, SAGARDA I BREBEUFA

Ovim radom želimo pružiti poredbenu analizu slike domorodaca na koju nailazimo u tekstovima Samuela de Champlaina, Gabriela Sagarda i Jeana de Brébeufa, trojice važnih svjedoka francuske kolonizacije u Sjevernoj Americi. Iako su sva trojica Francuzi i suvremenici, svaki od njih, već prema svojoj osobnosti i društvenom položaju, drugačije doživljava događaje kojima svjedoči. Stoga se njihova viđenja domorodaca s kojima dolaze u dodir u nekim segmentima bitno razlikuju. Na koje pojedinosti obraćaju pozornost? Do kojih zaključaka dolaze dok promatraju svijet oko sebe? Po čemu se njihova svjedočenja razlikuju i što nam ona govore o samim autorima? Na sva ta pitanja pokušat ćemo odgovoriti poredbenim proučavanjem njihovih tekstova, odnosno pojedinih relevantnih odlomaka.

Mots clés: Nouvelle France, Champlain, Sagard, Brébeuf, Amérindiens

Ključne riječi: Nova Francuska, Champlain, Sagard, Brébeuf, domoroci

